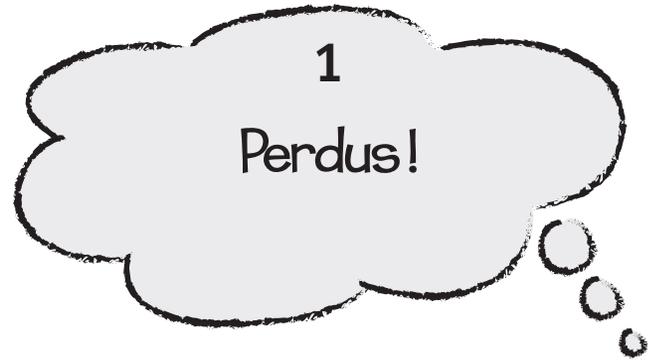


*Les choses ne sont pas toujours
ce qu'elles semblent être.
On ne sait jamais si tel événement
est chance ou malchance :
il faut attendre la fin de l'histoire,
et peut-être la fin de la vie...*

D.H. Munich



*Je poursuivrai ma chance
jusqu'au fond de l'eau...*

Jules César

Nous dérivons sur la mer. Aucune île à l'horizon. Notre radeau, en forme de pentagone, est bercé par les vagues. Ma mère, le teint vert, a la tête penchée au-dessus de l'eau. Fichu mal de mère!

Mon père, lui, garde le moral et continue de ramer vers nulle part, sans trop d'effort. Il économise ses énergies.

Il replace à maintes reprises sa veste de flottaison, qui le gêne dans ses mouvements.

– Ah! quelle belle matinée pour faire de l'exercice! dit-il, en souriant de ses lèvres brûlées par le soleil de plomb.

Un gargouillement dans mon estomac signale pourtant qu'il faudrait manger un jour.

– Oui! Bonne idée, ça, Lucky! s'exclame mon père.

Mon prénom est Lucky. Pour des raisons que vous découvrirez plus loin.

– Chérie? Tu as faim?

Ma mère – elle s'appelle Candide – ne bouge pas. Elle lève seulement son pouce pour le rabattre vers l'océan.

– Laisse-moi mourir en paix, Dédé! se lamente-t-elle.

Le prénom de mon père, c'est Amédée. Plutôt singulier, non? Ses parents voulaient rendre hommage à un ancêtre, célèbre dans la famille pour avoir inventé une boussole indiquant le sud. L'ancien est mort dans l'indifférence générale, pauvre et, soyons honnête, déboussolé; il avait perdu le nord dans les dernières années de sa vie. Mais on raconte qu'il était très gentil, comme mon père.

Amédée... Mon père a servi en quelque sorte de courroie de transmission pour que le prénom d'Amédée et son histoire ne tombent pas dans le néant... chez ses propres descendants. Il a vite compris à quel point son prénom était unique. C'est pour cette raison qu'il demande à être surnommé Dédé. Quand ma mère est fâchée, elle l'appelle Amédée Guignard... ce qui l'agace souverainement.

Guignard, c'est mon nom de famille.

Je m'appelle Lucky Guignard.

Vous savez ce que c'est, avoir la guigne?... Voilà. Très ironique, n'est-ce pas?

Bon, revenons à nos moutons (oui, les petits rouleaux d'écume sur la mer évoquent bien des moutons). C'est approprié, puisque nous avons l'air de brebis égarées.

Manger? Ah oui, j'ai faim! J'avalerais bien au complet une boîte de céréales *Lucky Charms*.

Mon père m'incite à fouiller dans un compartiment sous le banc. J'aperçois une ouverture, je pousse le panneau. Victoire! Oui, il y a deux bouteilles d'eau et des sandwichs.

J'en déballe un à toute vitesse et je m'apprête à mordre dedans à belles dents lorsque mon père interrompt mon geste :

– Attends, Lucky! Nous ignorons combien de temps nous resterons en mer. Il faut garder des provisions. Commençons par une bouchée et une seule gorgée d'eau.

Une bouchée? Je suis affamé. J'avalerais une baleine bleue s'il en passait une dans les parages.

Mon père prend une courte pause pour se nourrir et étancher un peu sa soif. Un détail sur l'emballage attire mon attention.

– Non, papa!

Je désigne l'écriture sur le papier d'emballage: « meilleur avant le 5 août 2004 ».

– 2004? s'étonne mon père. Dis donc, ça fait des mois.

– Des années, précise ma mère.

C'est bien notre veine, ça... On trouve de la nourriture, mais la date de péremption remonte à des lunes.

– On a l'eau en bouteille, se console mon père, éternel optimiste.

Dédé Guignard est du type à voir un verre à moitié plein. Les pessimistes, eux, voient le verre à moitié vide.

– Et l'eau sous nos pieds, dis-je à mon père, affolé.

En effet, mes orteils baignent maintenant dans l'eau salée, qui s'infiltré par une mince ouverture dans le plancher.

– Il n'y a pas que le sandwich qui soit meilleur avant 2004 ; le radeau également, déclare ma mère, qui reprend vie devant l'urgence de la situation.

– Il faut écoper, Lucky, prévient mon père.

Quelle surprise... c'est moi qui écope de la tâche. Avec mes mains, j'essaie de chasser l'eau du fond de notre embarcation, qui commence à se remplir. La brèche est plus étendue que

je ne l'estimais. Plutôt que de nous la couler douce en croisière, nous coulons carrément dans la mer ! Ça me chavire, tout ça !

– Le radeau est à moitié plein, mentionne ma mère.

– Ah ? reprend mon père. Moi, je le vois à moitié vide. C'est plus encourageant ainsi.

Ma mère est sur le point de riposter lorsqu'un truc blanc tombé du ciel lui échoue sur la tête en produisant un écœurant *Plotch* !

– C'est quoi, ça ? s'écrie-t-elle.

Mon père ramène les rames à l'intérieur et s'approche de sa conjointe. Du bout des doigts, il retire la substance visqueuse de la chevelure de Candide. Il la porte à son nez, la sent, y goûte du bout de la langue. Son analyse terminée, il lance dans un grand sourire :

– Ça, ma chérie? C'est une bonne nouvelle!

Au-dessus de nous retentissent des cris perçants. Je mets ma main en visière pour me protéger du soleil aveuglant.

Plotch!

Cette fois-ci, c'est mon père qui a été éclaboussé sur le nez!

– Oui! se réjouit-il. Beau coup! Dans le mille!

Je ne comprends pas pourquoi la vue d'un groupe de mouettes le rend si heureux.

– Leur présence dans le ciel, Lucky, signifie qu'il y a une terre pas loin d'ici, remarque mon père.

Il est debout, indifférent aux attaques dégueulasses des mouettes. Son regard balaie l'horizon.

– Là! Devant nous!

Une vague soulève notre radeau et nous permet d'apercevoir une île à proximité.

– Dépêchons! Lucky, Candide, continuez d'écooper. Je rame.

Dans l'adversité, nous nous serrons les coudes; on est tous dans le même bateau. Ma mère et moi tentons tant bien que mal de vider l'eau qui menace de nous faire sombrer. Quelque chose frôle notre radeau. J'en bégaie d'horreur.

– Pa... Pa... Pa...

– Oui, Lucky?

Je lui montre l'aileron qui émerge de l'océan.

– Un requin!

La nageoire dorsale disparaît aussitôt, comme si le requin pensait nous attaquer sournoisement. Il réapparaît du côté opposé de notre embarcation.

Notre situation n'est guère glorieuse; nous risquons de périr noyés ou dévorés par ce grand prédateur.

– Le requin est seul de son clan, note mon père.

J'aurais voulu qu'il se taise. Il appelle le malheur, mon père. Chaque fois qu'il dit quelque chose, le contraire se réalise. La preuve? Plusieurs ailerons sillonnent maintenant la surface de la mer!

Nous n'atteindrons jamais la plage. La distance qui nous en sépare, même à la nage, est trop importante. Les requins se seront payé un festin de première classe avec entrée (moi), mets principal (mon père) et dessert (ma mère).

C'est sans espoir. Le radeau est rendu trop lourd pour avancer malgré les furieux coups de rame de mon père, qui sont autant de coups d'épée dans l'eau. Quel cauchemar! C'est la fin de ce voyage de rêve... et des Guignard!

Soudain, une forme massive bondit au-dessus du bateau. Un requin volant? Un deuxième l'imité. Un étrange rire joyeux éclate.

Les requins... Ce ne sont pas des requins!

Ce sont des dauphins!

Une bande de dauphins jacassent autour de nous, dansent sur leur queue en nageant à reculons, sautent hors de l'eau et effectuent des vrilles pour plonger à la mer. De vrais Alexandre Despatie sans maillot.